

20ième Dimanche du Temps Ordinaire (Mt 15, 21-23) – Homélie du Père Louis DATTIN

La Cananéenne

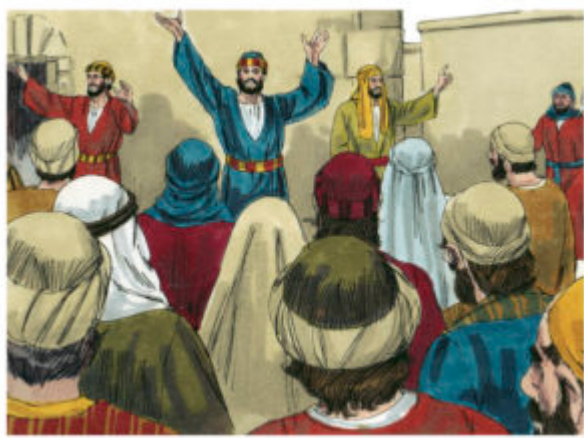
Mt 15, 21-28



Si vous avez été attentifs à ce qui est commun aux 3 lectures que nous venons d'entendre, vous aurez vite constaté que c'est le caractère universel du message de Dieu, et le thème central d'aujourd'hui ce sont les étrangers : doivent-ils ou non faire partie du peuple de Dieu ? Seront-ils des chrétiens à part entière ou les considère-t-on comme des chrétiens de seconde zone ?

Il faut rappeler qu'au départ, le peuple juif était, et lui seul, exclusivement, le peuple élu, le peuple de Dieu, le peuple choisi, lui seul avait été l'objet du choix de Dieu et lui seul avait fait alliance avec Dieu. Et les juifs ont encore cette vive conscience d'être le peuple à part, la part de Dieu, les privilégiés du Très-Haut. C'est d'ailleurs cette identité particulière, dont ils puisaient une grande fierté intérieure, qui les a maintenus en tant que race, en tant que Nation Sainte au milieu de tous les aléas et les événements par lesquels ils sont passés. C'est leur religion qui les a fait survivre à travers les

siècles et malgré leur diaspora : leur dispersion aux 4 coins du monde.



Alors, fallait-il penser aux païens ? Fallait-il ouvrir aux étrangers ce message de Dieu ? Les juifs se sont posé la question et les premiers chrétiens aussi. Rappelez-vous les hésitations de Pierre et de Jacques quand il s'est agi de baptiser les 1^{ers} païens. Ce fut l'ordre du jour du 1^{er} Concile de Jérusalem, concile

qui n'a pas été de tout repos et pourtant, dans la 1^{ère} lecture, Isaïe rappelle « les étrangers à la conscience droite, je les mènerai à ma Montagne Sainte. S'ils observent mon alliance, je leur ferai bon accueil à mon autel et ma maison s'appellera '' maison de prière pour tous les peuples'' ».

Et St-Paul, à son tour, déplore ce manque d'ouverture des juifs aux autres nations. Ils n'ont pas été fidèles à leur vocation mais, peut-être, un jour, seront-ils l'objet de la miséricorde de Dieu !

Dans l'Évangile lui-même, nous voyons Jésus, qui va dans les pays païens : ceux du Tyr et de Sidon. Va-t-il là-bas pour éviter la foule ? Simplement prendre un peu de repos ? Ou bien aller répandre un message aux autres païens ?

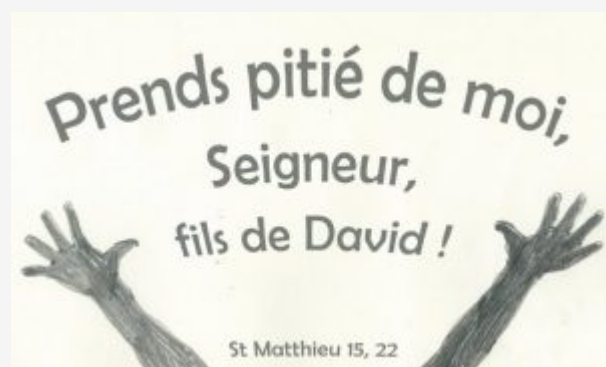
Il semble bien que Jésus se soit retiré là-bas pour être à l'écart des foules et avoir du temps libre pour enseigner et former les disciples. Aussi, nous qui sommes habitués maintenant au caractère universel de l'Église, nous sommes très étonnés de sa réaction, lorsqu'une femme païenne l'aborde en criant et le supplie :

« Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David ! »

Elle l'appelle pourtant avec son titre messianique : « Fils de David, aie pitié de moi ! » Elle ne prie même pas pour elle, mais

pour sa fille tourmentée par un démon : il semble bien que toutes les conditions soient réunies pour que Jésus, volontiers, se rende à ses désirs. Eh bien, pas du tout ! Et nous trouvons Jésus d'une froideur et d'une indifférence surprenante. « Il ne répondit rien ».

Elle continue à le poursuivre de ses cris. Pas de réaction de la part de Jésus qui continue son chemin comme si elle n'était pas là ! A tel point qu'au bout d'un certain temps, ce sont les disciples qui insistent à leur tour : « Donne-lui satisfaction car elle vous poursuit de ses cris ».



« Je n'ai été envoyé, répond Jésus, qu'aux brebis perdues d'Israël ». C'est cela, d'abord, la priorité du Christ : sauver son peuple, un peuple précis, le peuple juif ! Il est venu pour eux, et c'est par eux, qu'ensuite le monde se ralliera à la Bonne Nouvelle et c'est bien d'ailleurs ce qui s'est passé : ce sont les juifs, Jésus, Marie, Pierre, Paul, Matthieu, Thomas, de qui sont partis ces premières étincelles qui ont mis le feu chrétien au monde païen.

Alors, cette femme insiste, elle reconnaît que ce que dit Jésus est juste, elle continue quand même... et vient se prosterner devant lui, un peu comme un petit chien aux pieds de son maître, et c'est sans doute cette attitude qui fait répondre à Jésus cette parole qui nous paraît scandaleuse, lorsqu'il s'agit d'une femme, même païenne :

« Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le donner aux petits chiens », (il faut savoir, en outre, que le chien n'est pas un animal aimé en Orient et que l'on traite facilement de

chien celui pour qui l'on n'a guère de sympathie). Aujourd'hui encore, on entend, par exemple en Afrique du Nord, les musulmans appeler les catholiques « chiens de Roumis » parce qu'ils ne partagent pas leur foi dans le Coran. La femme ne se démonte pas devant tant de mépris, au contraire ; avec répartie, elle utilise la comparaison pour le poursuivre.

« C'est vrai, Seigneur, mais, justement, les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ».

Quel abaissement ! Quelle humilité ! Prête à se réduire à rien pour obtenir la guérison de sa fille !



Alors, là, le Seigneur n'en peut plus ... Il reconnaît, en elle, cette foi qui fait justement défaut aux juifs avec qui il vient de multiplier les pains, avec les apôtres affolés dans la barque ballotée par la tempête : enfin, il rencontre une vraie confiance, une totale remise de soi, et cela, chez une païenne, prosternée à ses pieds, qui, elle, l'a appelé : « Fils de David – Messie ».

Il se retrouve dans une situation semblable avec une autre femme, qui, elle aussi, va dire : « Si je touche seulement son manteau, je serai guérie ».

Une autre païenne encore, la Samaritaine, qui, après son dialogue au bord du puits, va aller trouver les gens de son village : « Venez voir, j'ai trouvé le Messie ».

Dans ce récit, il ne s'agit plus de la multiplication des pains ni des douze corbeilles, des restes ; il s'agit seulement de quelques miettes qui tombent de la table et données aux chiens.

Avons-nous cette attitude d'humilité, de petitesse ? Cette

conscience de n'être rien du tout lorsque nous allons à notre tour recevoir la Sainte-Eucharistie ?

Il ne s'agit pas d'avoir des complexes : soit de supériorité, en nous disant : « Nous, nous sommes baptisés, les fils de Dieu ; nous sommes dans la vérité ; nous avons la lumière. » C'est vrai. Mais est-ce de notre faute ? Quel mérite en avons-nous ?

Tout nous a été donné par Jésus-Christ, par grâce, par amour.



Il ne s'agit pas non plus d'avoir des complexes d'infériorité, (à ne pas confondre avec l'humilité qui est la reconnaissance de son état vrai). Non, il s'agit, dans l'amour, comme le Christ, de considérer les autres, non pas en les regardant de haut, les considérer comme des chiens ; non pas en les regardant de bas, les considérer comme des maîtres : non !

Ni maîtres, ni chiens : les autres sont mes frères. Cela change tout, car frères : ils sont mes égaux, eux aussi, fils de Dieu, fils du même Père que moi, partageant avec moi, au même titre que moi, la bonté et la miséricorde de Dieu.

Si nous formons une famille, une famille de frères, ayant Dieu à qui nous disons ''Notre Père'' : personne n'est supérieur à l'autre, personne n'est inférieur à l'autre. Aux yeux de Dieu, nous avons tous la même taille, la même importance ; aux yeux du chrétien donc, personne n'est plus grand ni plus petit. Pas même le pécheur : qui reste un fils, même s'il s'éloigne du Père et celui-ci l'accueillera avec bonté dès qu'il aura fait son demi-

tour vers lui !

Dieu n'appartient à personne, il se donne à tous avec la même générosité. Il suffit, comme cette femme, d'avoir faim, d'avoir soif, de courir sur ses pas, quitte à crier comme elle, avec foi : « Jésus, fils de David, aie pitié de moi ! », pour que le Seigneur puisse nous dire à nous aussi : « Ta foi est grande, que tout se fasse comme tu veux ».

Dieu cède toujours à qui lui demande.

Ayons, comme lui, un amour sans frontières ; il n'y a pas d'étrangers pour un disciple de Jésus, un amour sans privilèges ; il n'y a pas de discrimination pour un disciple de Jésus, un amour sans réserve : pas de retour sur soi pour un vrai disciple de Jésus. AMEN